

LE GRAND LEON

Souvenir d'enfance au pays lorrain

"O rouet du passé, dévide lentement le fil de ma jeunesse"

Emile Moselly

La lourde main du grand Léon emprisonna mes cheveux rebelles.

- Dans cinq ans, mon gars, j'espère que tu seras Châlonnais ! S'approchant du foyer, avec des gestes maternels, le forgeron retourna la pièce d'acier qui rougissait au feu.

- Doucement petiot ! La soudure va être bonne : elle commence à ressuer.

Du revers de son tablier de cuir fauve, le grand Léon balaya les battitures semées sur l'enclume, geste rituel du sacrifice auquel je participais. La main crispée sur la poignée luisante du rustique soufflet haletant, je m'évertuais, en effet, à servir religieusement le grand prêtre qui officiait devant mes yeux émerveillés.

En ce temps là, mon père était Maître d'école dans un village des Côtes de Meuse qui, deux ans après la grande tourmente, renaissait de ses cendres. J'y partageais, entre ma famille et la forge du grand Léon, mes vacances d'interne préparant dans la ville voisine le concours d'entrée aux Arts et Métiers.

Le travail ne manquait pas dans les "régions libérées" et dès les heures de prime aube, la chanson du marteau du forgeron tirait du lit les paresseux qui s'y "acagnardaient". Le soir, lorsque les bêtes et les gens semblaient dans la torpeur, des ombres animées jouaient encore aux marionnettes sur les murs de la forge jusqu'à une heure fort avancée.

Il était connu dans toute la région, le grand Léon, et de Fresnes à Hattonchâtel, personne n'aurait songé, alors, à discuter sa réputation de "plus fin trempeur" du pays de Woëvre.

L'atelier se campait, en avant-poste, à l'extrémité de la rue principale de mon village qu'il couvrait hardiment. Au delà

commençait le bout du monde, l'immense plateau au nom magique et mystérieux : la Woëvre ...

Woëvre des verts printemps, frissonnant sous la frêle parure des fleurs blanches qui neigent sur les buissons; Woëvre d'été, violette et irréelle dans les palpitations de l'air chaud; Woëvre d'automne saignante de ses labours qui gaspillent la glaise jaune et rouge tout au long des chemins; Woëvre d'hiver, sonore sous le givre blanc rayé de noir par les vols magnétiques des corbeaux; Woëvre des quatre saisons, enfin, toujours renouvelée et toujours belle.

Plus tard, les incertitudes de mon métier ou celles de la guerre me familiarisèrent avec d'autres horizons mais nulle part je n'ai ressenti l'émoi de ma jeunesse devant cette perspective des terrains plats fuyant jusqu'à l'infini, vers des pays inconnus là où le ciel et la terre se confondent ...

Les abords du domaine du grand Léon se signalaient par un désordre inimaginable. Des restes d'instruments agricoles s'amoncelaient qui voisinaient avec des pièces hétéroclites ramassées sur les champs de bataille voisins et jetées là pêle-mêle : roues de canons, essieux de camions, carrioles défoncées, boîtes de munitions plaquées de feuilles de zinc. Un géranium-lierre, rachitique, végétait dans un casque allemand suspendu par une jugulaire de fortune à un clou rouillé planté sur la façade, et, s'inclinant vers le sol, souhaitait la bienvenue aux visiteurs.

Sitôt le seuil franchi, une odeur âcre vous frappait violemment au visage, faite de corne brûlée, de graisse rance, de cuir usagé.

Les yeux mettaient quelque temps à s'habituer à la pénombre des lieux où le même désordre retenait tout d'abord l'attention. Des outils aux formes étranges écrasaient l'établi poussiéreux. La baie vitrée, damier de petits carreaux teintés par la fumée, dispensait, avec parcimonie, une douce lumière de cathédrale sur ces

objets irréels. Des fers aux profils innombrables corsetaient les murs, transformant le local en un abri blindé. Le plafond, lui-même, servait de refuge à des pièces de bois, jougs de boeufs, manches d'outils, auquel ils s'accrochaient par des pitons noircis. Le soufflet accroupi dans un coin sur les rides de son cuir replié, jouait au fauve à l'affût dans cette jungle métallique. L'enclume, enfin, imposait sa présence au centre de l'atelier par le lustre de sa table et la finesse de ses deux bigornes. Solidement assis sur son billot de vieux chêne, véritable autel païen de cet antre voué au culte du feu, enluminé par l'éclat des flammes toutes proches, l'enclume exaltait mon imagination d'enfant.

Le demi-jour de l'atelier matérialisait bientôt le grand Léon, bon géant pittoresque, à l'image de sa Woëvre natale, au seuil de laquelle il semblait monter la garde avec sa prestance de grenadier de l'Empire.

Sa taille invraisemblable, qui se détachait sur les lueurs du foyer allongeant encore son ombre mouvante, impressionnait mes douze ans. Mon premier contact avec le grand Léon était toujours mêlé de crainte mais mon effroi fondait très vite sous la bienveillance des yeux malicieux qui mangeaient le visage émacié, piqueté de paillettes de charbon. Ses paupières se plissaient pour m'accueillir avec un sourire :

- Voici mon compagnon, nous allons faire du bon travail !

Mon regard suivait le contour de l'épaule droite, déformée par les efforts musculaires et s'attardait volontiers aux mains. Des mains énormes aux doigts larges et spatulés. Les veines y saillaient entre les muscles longs, animés de tics. Quelle impression de force, de puissance et de sûreté tranquille je ressentais en contemplant ces mains qui hantaient mon sommeil ! Et mon admiration était à son comble lorsque, entre deux chaudes et par jeu, le grand Léon saisissait, sans hâte, avec ses doigts, un charbon incandescent avec lequel il rallumait sa pipe.

.../...

J'ai vécu là, auprès de mon Maître-forgeron, des heures de vacances étonnamment denses et riches dont je garde en mon coeur le sentiment vivace de merveilleuse plénitude. A l'automne de ma vie, je mesure, avec ravissement, la somme de toutes les joies simples et naïves de mon enfance, dont je lui suis redevable.

Le contact permanent du grand Léon avec la matière, l'habileté ingénieuse qu'il déployait dans l'exercice de son Art, en avaient fait un philosophe avant la lettre. Les substances minérales, selon lui, possédaient une âme et n'étaient pas absolument inertes comme on a coutume de le dire. Il m'expliquait que l'acier se comporte de la même façon qu'un organisme vivant parce que les molécules qui le constituent se dilatent, se contractent, s'alignent, se bousculent en désordre, changent de forme ou de structure suivant les traitements qui lui sont appliqués.

L'exemple illustre bientôt la théorie.

Je compatissais à la peine de l'outil chauffé à blanc, plongé verticalement dans le bac de trempe qui étouffait ses sanglots, nimbé par un linceul de vapeur. Sur la peau de l'acier frémissant, je guettais avec passion la propagation des couleurs du revenu passant du jaune paille à la teinte de la gorge des pigeons et, durant ces instants pathétiques, quand nos têtes se touchaient, pressées dans la même contemplation, je défiais le grand Léon, alchimiste moderne, qui m'apprenait de si beaux secrets.

Je l'écoutais avec une grave attention et c'est ainsi qu'une amitié réciproque, une puissante affection, une sorte de parenté intime s'étaient nouées entre nous.

Lorsque "nous" avons bien travaillé - mon rôle essentiel consistait à actionner le soufflet de forge - mon Ami s'accordait quelques instants de repos. Je revois dans ma mémoire fidèle le grand Léon appuyé sur son enclume, essuyant la table d'un geste machinal.

Il me questionnait avidement sur mon école, sur mes professeurs, surtout sur ceux qui avaient la redoutable charge de

m'enseigner les sciences : derrière ses questions passionnées se cachait un grand besoin d'apprendre davantage. Le rêve de son adolescence avait été, me disait-il, d'aller à l'école de Châlons pour se perfectionner dans le transcendant métier de forgeron mais dès la sortie de l'école primaire l'apprentissage précoce l'avait détourné des longues études.

Ce rêve il l'avait reporté sur moi ...

La détente bienfaisante se terminait bientôt en monologue : mon Maître évoquait inlassablement, avec des mots colorés par l'accent du terroir, son enfance rude mais heureuse, son apprentissage sévère, sa bonne terre lorraine, les années perdues à faire la guerre et je devinais qu'une grande paix régnait dans son coeur à la suite des épreuves subies ...

Cher grand Léon ! Je connais maintenant l'enfer des puissantes forges lorraines, la coulée de la fonte liquide, l'enfantement de l'acier naissant dans la convulsion des étincelles et des flammes, le laminage du métal, servile dans sa docilité, entre les cylindres voraces jamais rassasiés.

Cependant je n'oublie pas que tu as été à l'origine de ma vocation d'ingénieur et je t'en remercie avec une déférente émotion.

J'ai vu une seconde fois notre terre lorraine humiliée par des armées ennemies et souvent, aux heures sombres, ma pensée est allée vers toi qui reposes maintenant dans le cimetière accueillant de ton pays natal où dorment tes ancêtres.

La chanson du marteau du grand Léon s'est définitivement éteinte. Ainsi, une à une, meurent les forges lorraines et les villages de nos campagnes sont nombreux qui ne frémissent plus sous les volées sonores des coups de marteau du maréchal-ferrant. Beaucoup de forgerons, ruinés par le progrès, ont émigré dans les usines voisines emportant avec eux une parcelle d'âme de notre terre lorraine. C'est bien dommage.

.../...

Cependant, dans mon souvenir, mon village reste inséparable de la petite forge qui l'animait en rythmant les heures de sa vie quotidienne.

Je souhaite ardemment, mes chers petits amis lorrains, que vous soyez, vous aussi, parmi ceux qui auront encore l'insigne privilège de pouvoir ~~v~~^{de} lier d'amitié avec nos derniers forgerons, philosophes au coeur pur, à l'image du grand Léon qui fut, en ma jeunesse, le plus fin trempéur du pays de Woëvre.